

GUERNICA

Symbole et *passion*

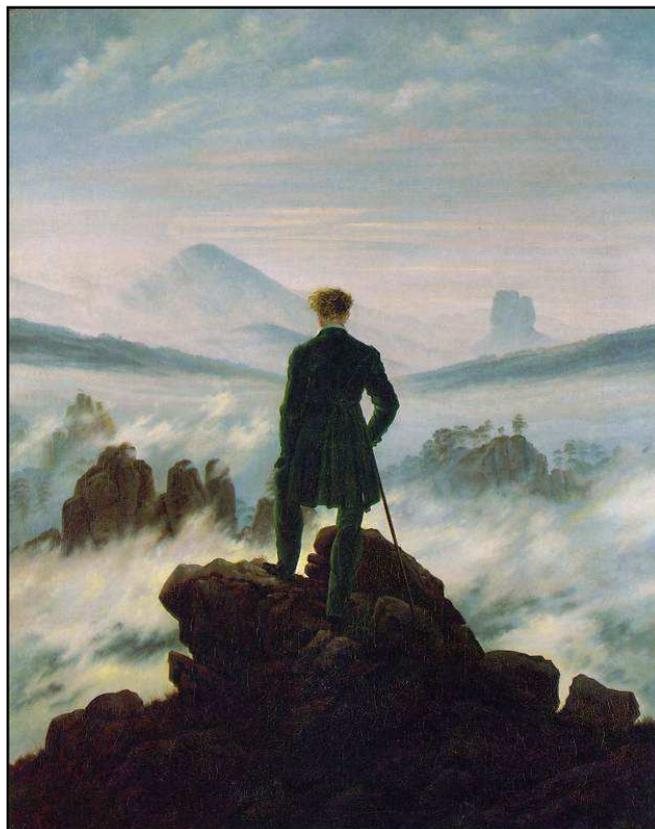


Picasso

Paco

Guernica : symbole et passion

- *Introduction : pas plus de 50 mètres*2
- *Le réveil à l'art*3
- *Le pouvoir de l'abstraction*6
- *La créativité : synthèse et émergence de le sublime*.....8
- *Histoire d'un tableau*10
- *Guerre à la guerre*13
- *Une peinture, un pays, un sentiment*.....16
- *Guernica, chemin vers la maturité*19



■ Introduction : pas plus de 50 mètres

« *Paco, ha habido una matanza en Atocha... mamá está bien* »

Mon père, au téléphone à 10 :00, le 11 mars 2004

Pas plus de 50 mètres; il faut tout simplement traverser la rue. Pas plus de 50 mètres ; c'était la distance le 11 mars entre la métaphore du chaos et le chaos lui-même. A 7:49 du matin, l'abstraction est devenue réalité sanglante, Atocha est devenue Guernica, Guernica est devenue Atocha et l'Espagne tout entière est devenue un tableau en blanc et noir dans lequel la douleur et le chagrin avaient décidé de fixer leurs yeux.

Fatigués d'être contemplés pendant des années par des gens parfois passionnés, parfois indifférentes, ces deux sentiments universels, ces deux monstres captives sur le domaine limité d'une toile par le pinceau d'un génie andalou d'origine et montmartrois d'adoption, se sont brutalement réveillés avec le fracas de la première explosion. Furieux, hurlés, leurs âmes blessées par l'ensemble des joies éphémères d'un monde qui est trop souvent séduit par la tentation de l'oubli, la couple ténèbre a décidé d'exercer sa vendetta personnelle le plus colérique et le plus inclément contre le point le plus faible de leur adversaire. Ils ont attaqué directement le cœur des hommes.

Pas plus de 50 mètres ; ils auraient pu marcher plus loin, mais ce n'était pas vraiment nécessaire. Pas plus de 50 mètres ; Atocha est devenue Guernica, Guernica est devenue Atocha, est l'Espagne toute entière est devenue un tableau en blanc et noir...



« *Quand tu partiras pour Ithaque, souhaite que le chemin soit long, riche en péripéties et en expériences. Ne crains ni les Lestrygons, ni les Cyclopes, ni la colère de Neptune. Tu ne verras rien de pareil sur ta route si tes pensées restent hautes, si ton corps et ton âme ne se laissent effleurer que par des émotions sans bassesse. Tu ne rencontreras ni les Lestrygons, ni les Cyclopes, ni le farouche Neptune, si tu ne les portes pas en toi-même, si ton*

coeur ne les dresse pas devant toi.

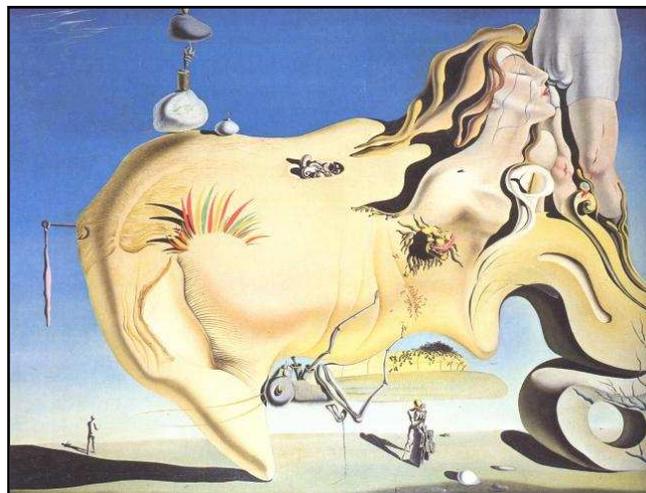
Souhaite que le chemin soit long, que nombreux soient les matins d'été, où tu pénétreras dans des ports vus pour la première fois. Visite de nombreuses cités égyptiennes, et instruites-toi avidement auprès de leurs sages.

Garde sans cesse Ithaque présente à ton esprit. Ton but final est d'y parvenir, mais n'écourte pas ton voyage: mieux vaut qu'il dure de longues années et

que tu abordes enfin dans ton île aux jours de ta vieillesse, riche qu'Ithaque t'enrichisse. Ithaque t'a donné le beau voyage: sans elle, tu ne te serais pas mis en route. Elle n'a plus rien d'autre à te donner. Si tu la trouves pauvre, Ithaque ne t'a pas trompé. Sage comme tu l'es devenue à la suite de tant d'expériences, tu as enfin compris ce que signifient les Ithaques. »

Constantin Cavafy

Quand j'ai visité par première fois le Guernica au *Museo Reina Sofia* à Madrid, en avril 2001, j'ai eu la chance d'assister à une scène très intéressante. Dans la salle des peintures de Dali, une femme d'âge moyen se promenait avec son enfant, un petit garçon qui n'avait pas plus de six ou sept ans. Tous les deux portant des vêtements bien « chic », la mère parlait à son petit des innombrables vertus de la peinture surréaliste, ainsi que de la signification cachée derrière ces œuvres d'art magnifiques. « Et celle-ci, tu vois, dans le plat, est une photo de Hitler ... un type vraiment méchant qui est déjà mort ». Le futur jeune homme, regardait l'ensemble de formes délirantes et se promenait entre l'incompréhension et l'indifférence. Tout d'un coup, le couple est arrivé devant une peinture qui a fortement intéressé le garçon, au point de l'amener à tester la sagesse maternelle : « Maman, maman ... c'est quoi un masturbateur ? » La mère, un peu embarrassée au début par la dimension érotique de telle question, après avoir essayé de l'ignorer, a du lui répondre : « Ah, mon chéri, tu es trop petit pour bien comprendre ... disons pour l'instant qu'il s'agit d'un animal très grand dont beaucoup de traits caractéristiques ressemblent parfois à ceux des êtres humains ... »



Curieusement, ce jour-là je visitais par première fois dans ma vie un Musée « de motu proprio », par propre initiative. Moi, tout seul, sans mes parents, sans excursions organisées, sans rapports à rendre pour l'École, sans obligations extérieures. Mon seul but ? Sentir, explorer mon intérieur personnel le plus intime. Ma seule ambition ? Vivre d'une manière plus intense.

Quelques mois avant, j'avais eu ma première déception amoureuse et mon cœur brûlait encore, mon être restait encore en panne. Je m'avais levé tôt et j'étais allé à l'Ecole de Telecom à Madrid, comme d'habitude. Pourtant, pendant le cours d'architecture des ordinateurs, quelque chose ne marchait pas. La prof écrivait des lignes de code assembleur qu'elle traduisait tout de suite par des 1s et des 0s sur la mer noircisse d'un tableau frigide, dépourvu de tout sentiment. Moi, je ne trouvais pas le repos, je me posais des questions à propos de l'amour, de la beauté, de l'amitié, de la justice ... par contre, le monde autour de moi se contentait d'admirer les merveilles misérables des machines de Von Neumann. Et cependant mon cœur brûlait encore, mon être restait encore en panne. J'ai eu l'impression de vivre une situation vraiment inhumaine, une punition d'une cruauté sans limites, une négation de la part de mon être la plus précieuse et la plus sensible imposée par des circonstances qui ne voulaient pas faire l'effort de me comprendre. Soudainement, je me suis levé de ma siége, j'ai pris toutes mes affaires et j'ai abandonné la salle de cours sous le regard inquisitorial de la prof et la surprise général de mes collègues. Pas plus de bits, pas plus de logiciels stupides, pas plus de chaînes, ni binaires ni réelles. Je suis parti pour le *Reina Sofia*. Pour la première fois dans ma vie, j'avais faim d'art !

C'est précisément dans ce contexte que le rencontre avec la mère et le fils déjà décrit m'a fait réfléchir profondément. Peut-être jusqu'à ce moment là j'avais été un peu comme cette enfant : trop jeune, trop immature, trop petit pour m'intéresser par des certains aspects de ma vie et trop jeune pour arriver à les comprendre. Des aspects que, en plus, deviendront très probablement un jour les plus importants de tous. Peut être jusqu'à ce jour-là mes parents, les gens que j'aimais vraiment avaient toujours essayé de protéger ma sensibilité infantile par rapport aux grands enjeux émotionnels de la vie.

Il m'est arrivé de penser que, peut-être, un jour le petit enfant découvrira par soi même les plaisirs de la masturbation, plaisirs qu'il devra découvrir tout seul ou, en tout cas, sans la présence de sa mère bienveillante. Il m'est arrivé de penser que, peut-être, il découvrira un jour les merveilles de Dali et son caractère unique capable de bouleverser les toiles aussi bien que les âmes, mais il devra le faire lui-même, tout seul, au delà de professeurs et de livres d'histoire de l'art. Il m'est arrivé de penser que, peut-être, le petit garçon apprendra à aimer et être aimé, mais ni sa mère, ni ses professeurs, ni ses livres réussiront jamais à déclencher une telle sentiment de manière artificieuse, une telle passion pouvant seulement naître par le choix livre de son cœur.

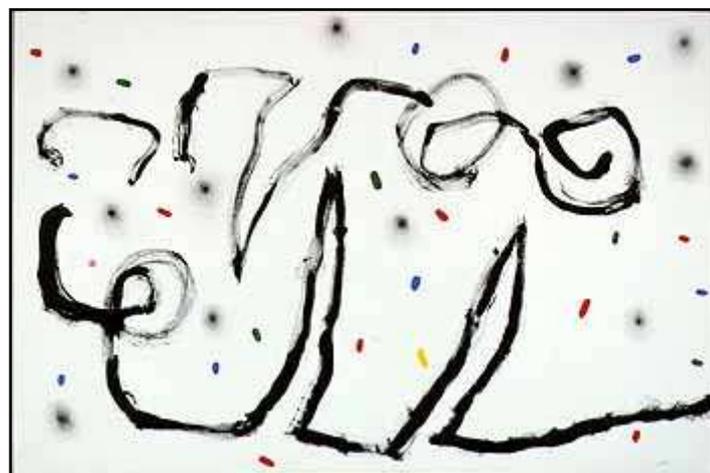
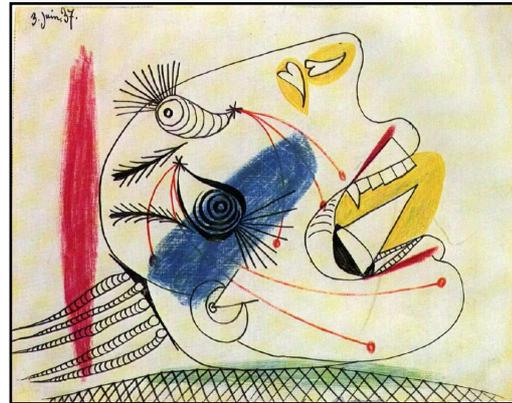
Comme j'avais déjà compris quelques mois avant, on ne peut pas provoquer l'amour, ni le causer, ni l'imposer, ni le gagner, ni le demander. Heureusement ! Heureusement, car nos cœurs ne sont pas des vitrines à remplir pour montrer devant les autres. Heureusement, car c'est à chaque personne de découvrir la magnificence de certaines émotions et de s'étonner devant elles par propre initiative. Heureusement, parce que l'amour naîtra livre et restera toujours livre, loin de chaînes, qu'elles soient binaires ou réelles.

Peut-être, un jour l'enfant devra grandir et alors il sera capable de commencer à tout comprendre. Heureusement aussi, pour moi ce jour était déjà arrivé. J'avais été capable de me laisser étonner devant un génie capable d'arrêter le temps en le fondant jusqu'au point de le faire exploser, et puis de le mettre à guérir sur les branches nues d'un tout petit arbre au bord de la mer. Quelques années plus tard, à la suite de mon arrivée à Paris, je découvrirais le caractère exceptionnel des artistes comme Miro ou Kandinsky,

les chefs d'œuvres cachées dans une ancienne gare au bord de la seine ou les incontournables trésors d'un certain Musée appelé du Louvre.

Un jour du mois d'avril 2001, mon voyage vers la beauté a commencé à prendre forme au *Museo Reina Sofia*, à coté de ma toute chère gare d'Atocha, devant Guernica. En compagnie de têtes de femmes souffrantes, qui partageaient ma douleur. Entouré par des poèmes à la gloire des étincelles, devenus les portraits les plus fidèles de mon espérance futur.

Dans le printemps de ma vie, je me suis réveillé à l'art.



■ Le pouvoir de l'abstraction

« Voici mon secret, dit le renard : on ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible aux yeux »

Le petit prince, A. de Saint-Exupéry

« *Nosce te ipsum* », c'était la maxime favorite de Socrate, écrite sur le fronton du temple de Delphes, et tels étaient aussi les mots qu'un ami m'a dits il y a quelques années, un jour où je me sentais un peu triste.

Quand on a vingt ans, on commence à se rendre compte de la difficulté et l'importance de cette phrase classique en apparence inoffensive. On commence à comprendre la complexité d'une existence, la nôtre, qui devient beaucoup plus sérieuse tout d'un coup, à partir du moment où l'on s'éloigne du giron maternel. En effet, il y a tout un ensemble de nouvelles émotions et sentiments, horde ou pléiade suivant les circonstances, qui frappent à notre porte, qui arrivent dans notre vie, et ils sont là pour rester de manière indéfinie.

L'amour, la peur, la douleur, l'espérance, la justice... ce sont des invités qui cherchent à conquérir un petit espace propre dans nos âmes et qui parfois ne sont pas prêts à négocier en ce qui concerne leur obtention d'un statut bien établi chez nous. Pour bien les accueillir, il faut tout d'abord bien les comprendre et ne pas les craindre... mais qui peut être capable d'un tel héroïsme devant des réalités si incontournables, à des âges si faibles ?

On arrive à un point, où la meilleure façon de nous connaître intérieurement passe par le fait de regarder le monde qui nous entoure en cherchant des éléments d'inspiration pour notre quête. On a besoin de regarder, mais les yeux ne nous suffisent pas devant le monde stupéfiant qui nous entoure. Le point atteint, moi, j'ai trouvé dans la peinture une source de vie, créée par la vie et capable de nous aider à comprendre la vie en fournissant un mélange exotique de sagesse et de beauté à parts égales.

C'est dans cette disposition d'esprit que ma sensibilité a été frappée par le caractère unique de la peinture moderne. Les artistes qui ont réussi à me réveiller de mon sommeil infantile sont sans doute les grands génies de ce siècle, pas nécessairement impressionnistes mais toujours impressionnants, novateurs, courageux, originaux. Peut-être un jour je me sentirai plus attiré par les réalistes, par les artistes plus classiques qui se cachent derrière les murs d'El Prado et du Louvre, mais pour le moment je préfère un autre style, celui de mon siècle, celui de l'abstraction.



On dit parfois que la capacité d'abstraction est le vrai signe d'intelligence distinctif chez les humains, au-delà d'autres aspects tels que la conscience du soi. Une simple calculatrice peut faire des opérations arithmétiques beaucoup plus rapidement qu'un être humain, mais le plus puissant de tous les ordinateurs dans le monde travaillant pendant toute l'éternité n'arrivera jamais à établir une définition exacte pour l'amour. De la même façon, une toute petite camera photo peut capturer la réalité matérielle qui l'entoure avec une facilité vraiment stupéfiante, mais capturer les horreurs de la guerre et les transformer en des vrais symboles immortels qui perdureront pendant des siècles dans la conscience collective de générations et générations d'êtres humains est une autre histoire bien différente ...

A mon avis, l'importance de l'art abstrait (considéré comme celui qui s'éloigne de la copie, la représentation mimétique, pragmatique de la réalité externe, et pas seulement comme celui qui n'a pas un vrai référent extérieur) réside en la capacité d'établir un lien essentiel entre raison et émotion, entre intelligence et passion. Au-delà du caractère exceptionnel de certaines œuvres classiques comme « *Las Meninas* » de Velazquez, j'ai l'impression que nombreux peintres « d'avant » était plutôt des techniciens dont l'ambition suprême était d'habitude l'imitation copieuse des réalités autour d'eux. Et cependant, le vrai génie, une fois atteinte la maturité, ne peut jamais se contenter de plagier ; il doit aussi créer et apporter quelque chose de personnel, quelque chose d'intime, quelque chose d'unique. En effet, certains artistes ont réussi à surpasser leur rôle de peintres et sont devenus des vrais psychologues, même des vrais philosophes. Ils sont devenus des vrais connaisseurs de l'âme humaine qui s'efforcent pour découvrir des nouvelles merveilles et pour les rendre accessibles au grand public. Leurs œuvres sont d'habitude de bons exemples d'un équilibre, d'un compromis né spontanément à la suite d'une lutte entre cœur et esprit, une bataille créatrice entre cosmos et chaos.



L'abstraction est sans doute une dame courageuse qui ne se démoralise pas devant le caractère parfois impossible des missions qui lui sont souvent confiées. Elle nous invite plutôt à nous mettre de son côté et à faire de sa guerre notre guerre. Elle nous invite à prendre un rôle actif, elle s'intéresse à notre opinion, elle nous concède le privilège d'interpréter chaque partie de son corps et de les intégrer dans notre propre esprit. L'abstraction est sans doute une dame courageuse qui nous conduit à la liberté, et la liberté est une condition essentielle pour l'amour de la vie, et l'amour de la vie est l'aspiration la plus haute, la plus noble, la plus transcendante dont on peut rêver à l'âge de vingt ans. L'abstraction nous apprend à voir avec les yeux du cœur, le cercle est fermé : « *nosce te ipsum* ».

■ La créativité : synthèse et émergence de le sublime

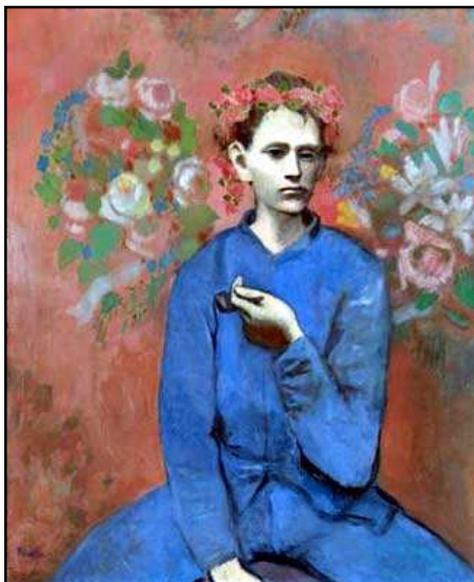
« We don't read and write poetry because it's cute, we read and write poetry because we are members of the human race, and the human race is filled with passion. Medicine, law, business, engineering ...those are noble pursuits, necessary to sustain live. Poetry, beauty, romance, love ... those are what we stay alive for. « Oh me, Oh life, of the questions of this recurring. What good amid all this, oh me, oh life ? » Answer : that your are here, that life exists, and identity. That the powerful play goes on and you may contribute a verse. What will your verse be ? »

Professor Keating, dans le filme « Dead Poets Society »

Mon étude personnelle du tableau Guernica, pour l'élaboration de ce petit carnet d'amateur , a commencé par des renseignements à propos de la vie de son auteur, le *malagueño* Pablo Ruiz Picasso.

La personnalité de cet espagnol devenu citoyen universel m'a toujours fortement attiré. Après tout, il n'arrive pas très souvent qu'un Espagnol ait sa propre station de metro à Paris ! Et c'est même plus exceptionnel que deux pays comme la France et l'Espagne se battent pour le parrainage d'un individu, pour accaparer le mérite et la gloire de sa paternité artistique officielle ou de facto. *« Il est né à Malaga et il a commencé à peindre en Espagne, il est bien sûr Espagnol. » « Oui, mais il est devenu un artiste de renommée mondiale en France et c'est là qu'il a vécu pendant toute sa vie. Si vous considérez El Greco (Domenico Theotocopuli) comme un peintre espagnol malgré son origine grecque, pourquoi ne considérez vous pas Picasso comme un peintre français ? »*. Ce ne serait pas la première fois que j'entends un tel débat. Intéressant, n'est-ce pas ? Dans un monde où beaucoup rêvent d'avoir une certaine nationalité il y a encore des gens capables de faire tourner la table et de pousser à des nations à rêver de son parrainage.

Acceptant sa double dimension vitale hispano-française, la vie et l'œuvre de Picasso sont un kaléidoscope d'influences merveilleusement riches et diverses. Dès l'andalousisme de son enfance jusqu'à ses voyages aux Etats-Unis pour devenir la vedette la plus renommée du MOMA, et passant par les ambiances bohêmes du Paris des débuts du XX siècle ou l'impact de ses visites à El Prado en Madrid, l'existence picassienne est un très bon exemple d'horizons illimités et contacts enrichissants. Sans

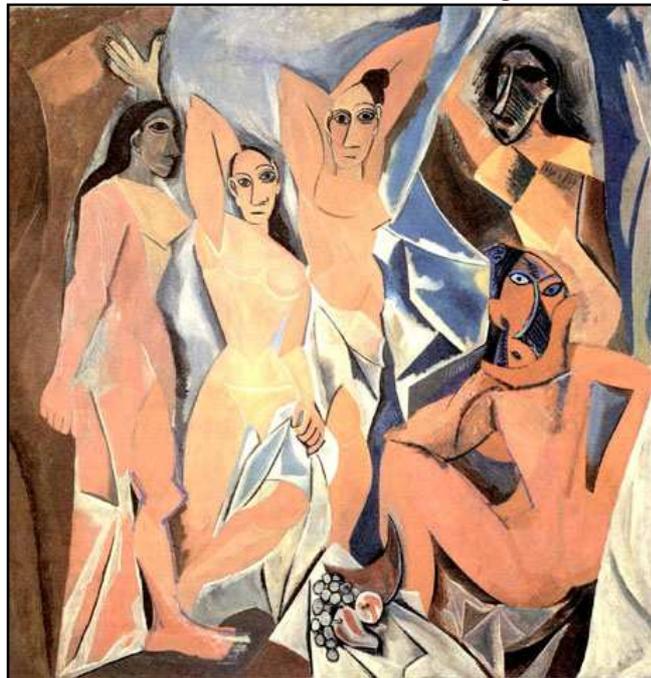


doute, c'est là où l'on trouve, à mon avis, un des aspects le plus fascinants de sa peinture, qui peut s'appliquer en général à toute la peinture abstraite : avant d'arriver à peindre ses chefs d'œuvres le plus novateurs, Picasso avait déjà maîtrisé des nombreux styles pictorialistes plus traditionnels. Picasso, comme beaucoup d'autres artistes modernes, n'était pas quelqu'un incapable de concurrencer les maîtres classiques dans leur domaine, mais plutôt quelqu'un qui, après avoir bien maîtrisé ce type de métier, avait décidé d'aller plus loin, de chercher des nouvelles voies créatives, de ne pas se conformer avec tout ce qui était déjà fait et habituellement accepté comme art. Parfois, on regarde certaines peintures abstraites, celles de Miro par exemple, et on a

l'impression qu'elles pourraient avoir été faites par un génie de la peinture moderne aussi bien que par l'élève le plus inquiet d'une école maternelle. Et pourtant, les artistes dont on parle possèdent tous une technique superbe acquis au cours des années et ont tous peints des peintures dans leurs respectives étapes initiales, dont la plupart des mortels ne pouvons que rêver et que nous admirons avec un air stupéfié après avoir critiqué sans connaissance de cause leurs œuvres le plus « matures ».

La créativité est sans doute un sujet passionnant. Le jeune Picasso, après avoir gagné des nombreux concours de peinture disons « classique » décide d'évoluer, de ne pas s'arrêter, d'explorer et de créer. Un tableau comme Guernica, n'aurait jamais pu être conçu sans des influences si lointaines que la tauromachie ibérique et des sculptures typiques de l'art noir africain, sculptures qui ont joué un rôle évident pour la naissance du cubisme. On lit dans sa biographie que Picasso, déjà artiste consacré à niveau mondial, a beaucoup travaillé pour comprendre la peinture infantile, pour essayer d'imiter ses traits, ses éléments conceptuels. Mais, pourquoi retourner en arrière ? Peut-être pour essayer de comprendre les origines de la naissance de nos visions du monde. Peut-être pour fuir des influences externes en revenant à une âge où l'on était trop petit pour être susceptible de tomber dans leurs pièges, un âge dans lequel nous étions trop jeunes pour devenir des victimes de ces influences, un âge dans lequel nous étions peut-être plus sages et même plus heureux.

En tout cas, il semble évident que Picasso ne se contentait pas de se réjouir devant ses découvertes. Il avait toujours besoin de regarder en avant, de travailler pour la conquête d'un avenir plus riche, ses connaissances acquises étant des piliers solides à la base de son projet vital et son génie créateur devenu l'architecte de nouveaux rêves. C'est à partir de cette alliance anachronique entre passé et futur, entre nature (en tant que spécificité personnelle) et destin, qu'il est arrivé à créer une des peintures le plus importantes et les plus belles de l'art moderne en retraçant un bordel inconnu d'Avignon et en le transformant en une allégorie historique du tableau peint par Zeuxis pour le temple d'Héra à Croton. C'est à partir de cette alliance tout puissante qu'il est arrivé à transformer un des crimes de guerre le plus horribles de l'histoire moderne européenne en symbole de la souffrance universelle, en hommage intemporel aux victimes de la barbarie, en essence de douleur, peur, horreur et cruauté dénonçant le côté le plus obscur de la violence. C'est à partir de cette alliance formidable que Guernica est né pour devenir la peinture la plus importante dans le cœur de millions de personnes par le monde.



*« ¿Quién habló de echar un yugo sobre el cuello de esta raza?
¿Quién ha puesto al huracán jamás ni yugos ni trabas?
¿Y quién al rayo retuvo prisionero en una jaula? »*

« Vientos del pueblo », Miguel Hernández

Pour bien comprendre Guernica il faut tout d'abord connaître son histoire et le contexte dans lequel il a été peint.

Pendant plus de trente années à Paris, Picasso avait vécu une vie dédiée à l'art et avait laissé de côté la politique. Il n'avait pas montré un positionnement idéologique clair dans son œuvre, au-delà du caractère progressiste typiquement associé aux innovations dans n'importe quel domaine, quand elles cherchent la rupture avec la rigidité d'une esthétique classique amplement acceptée.

Avec l'avènement de la République en Espagne, Picasso va renforcer son intérêt pour l'Espagne, conséquence directe d'une timide ouverture de ce pays aux nouvelles tendances artistiques européennes et conséquence directe d'un nouveau talent plus tolérant et compréhensif. Pourtant, les pouvoirs traditionnellement conservateurs gardant une influence très forte, le rapport entre l'artiste et sa patrie restera assez froid jusqu'au début de la Guerre Civile.



Le 18 juillet 1936, après quelques années de République et de perte progressive des privilèges des classes dominantes en Espagne, le général Franco, appuyé par l'Eglise et le secteur le plus conservateur du spectre politique espagnol, devient la tête visible d'une insurrection militaire contre le gouvernement qui avait été démocratiquement élu. Le pays entre dans un martyre qui, avec des différents degrés d'intensité et cruauté, se prolongera pendant presque une quarantaine d'années.

La Guerre Civile déjà commencée, le gouvernement de la République va chercher en Picasso un allié d'exception pour sa cause face à l'ensemble de l'intellectualité européenne de l'époque. C'est ainsi que Picasso déclenche son activisme idéologique avec la réalisation d'une première œuvre très significative, le « Songe et mensonge de Franco ».



En 1937, une exposition internationale a eu lieu à Paris. Pour le pavillon de l'Espagne, les responsables ont décidé de commander une fresque à Picasso. Initialement, il a l'intention de faire un tableau sans aucune vocation politique, il a plutôt l'intention d'évoquer l'univers personnel de l'artiste, de faire une étude du rapport entre artiste et modèle. En fait, la monumentale commande pour le pavillon de l'exposition va avoir une influence certaine dans quelques œuvres, comme *La Baignade*, peinte en février 1937.



Cependant, Picasso n'arrive pas à trouver l'inspiration et à se décider sur le sujet principal pour le tableau. Doit-il privilégier l'expression artistique comme il avait toujours fait ou plutôt le contenu politique en solidarité avec la souffrance du peuple espagnol ? Le 26 avril, un événement tragique va anéantir tous ses doutes : le jour du marché, où les habitants des alentours sont venus nombreux, les bombardements effectués par les aviateurs allemands de la légion Condor vont détruire la ville de Guernica en Espagne, en faisant plus de 1500 victimes. Picasso, apprend la nouvelle à Paris et regarde stupéfié les photos en blanc et noir dans les journaux. Les bombes lancées par les franquistes et leurs alliés réveillent sa conscience : il fait son choix, il décide de prendre un positionnement évident, il souhaite dénoncer l'injustice et les massacres, il s'engage à lutter en faisant de ses pinceaux des armes magnifiques.

Conscient de l'inutilité de faire une simple œuvre propagandiste, Picasso fera des nombreuses esquisses et versions préliminaires pour celle destinée à devenir l'une de ses plus grands œuvres. En étudiant ces esquisses au Musée Reina Sofía et en regardant les photos du processus créatif prises par Dora Maar, on se rend compte de l'importance que le projet avait pour l'artiste ainsi que de l'énorme dimension de son engagement personnel. Il doit concilier art et politique. Il doit s'allier à la passion face aux regards indolents, à la justice face aux partenaires des assassins et au génie artistique face à la possibilité menaçante de tomber dans le piège de la démagogie et la vacuité artistique d'une œuvre à caractère purement victimiste.

Le tableau, sera finalement montré dans le pavillon et le résultat ne sera pas très satisfaisant. Les critiques allemands vont ridiculiser Picasso, en le qualifiant d'art dégénéré, d'œuvre de fou, de peinture d'enfant de cinq ans. Même parmi les Espagnols, beaucoup critiquent le tableau, car ils pensent qu'il n'arrive pas à transmettre son message avec une clarté suffisante, ils pensent qu'il faut une dénonciation plus concrète, moins abstraite, plus réelle. Combattant des brigades internationales, A. Malraux reproche à Picasso d'avoir peint un tableau « hors de la vie », où la fraternité des combattants des brigades est absente. Dans son environnement intellectuel, Picasso trouve aussi des fortes critiques, comme celles de J. P. Sartre qui reproche au tableau son excessive symbolisme : la petite fleur isolée, symbole d'espoir, et l'épée brisée, symbole de paix. Sartre juge ces éléments inutiles. Pour lui, le sens du tableau est déjà assez clair sans cela... Seulement un dossier monographique des « Cahiers d'Art » (4-5, Paris 1937) pouvait laisser supposer la vraie dimension historique de l'œuvre.



A la fin de l'exposition, le tableau de Guernica n'apparaissait pas dans le « Livre d'or officiel », pas même dans la courte description du pavillon espagnol. Il ne manquait pas, par contre, une monumentale description du pavillon allemand avec un colossal portrait de son leader, Adolf Hitler. En effet, l'exposition avait été « la manifestation

du génie de la France » et, en mots de Jean Locquin, « elle deviendrait une date très important dans l'histoire de l'art ». Très probablement, il n'aurait jamais pu imaginer que la justesse de sa prédiction serait seulement comparable à l'inadéquation de ses arguments.

Après sa présentation en société à Paris, Guernica va faire un vrai tour du monde. Londres, New York, Los Angeles, Cologne, Hambourg, Brussels, Stockholm, Amsterdam... A cause de la Guerre Mondiale, Picasso cède la conservation du tableau et des études préliminaires au Musée d'Art Moderne de New York (MOMA) de manière indéfinie, au sein duquel l'œuvre deviendra de plus en plus célèbre. En décembre 1968, le régime de Franco essaye de rapatrier Guernica, mais Picasso s'y oppose et donne des instructions très claires à son avocat : la peinture et les travaux préparatoires ne devraient retourner en Espagne qu'à la suite d'une transition vers un gouvernement démocratique.



Picasso est mort le 8 avril 1973 à Mougins, France. Le 25 octobre 1981, Guernica a été montré pour première fois en Espagne, à El Prado, le jour du centième anniversaire de la naissance de son auteur. Aujourd'hui, Guernica est le deuxième tableau le plus visité du monde, après la Joconde.

« *Ils vont tuer beaucoup de gens, papa ?
- Personne que tu connais. Que des étrangers.* »

John Le Carré

Le 5 février 2004, Colin Powell a présenté son dossier devant l'ONU pour obtenir une nouvelle résolution autorisant les Etats Unis à prendre des mesures militaires contre l'Irak. Jusqu'au 27 janvier, on pouvait encore admirer une reproduction de « Guernica » exposée juste à l'entrée du Conseil de sécurité où elle est devenue la toile de fond habituelle pour les allocutions des représentants internationaux. Après tout, ce tableau qui symbolise toute la colère de Picasso face aux horreurs de la guerre, n'était-il pas à sa place dans ce lieu théoriquement dédié au maintien de la paix ? Sous la pression du gouvernement américain, la tapisserie fut recouverte avec un grand rideau bleu juste avant le discours du secrétaire d'état pour la bonne et simple raison que le message du tableau offrait des parallèles historiques avec la situation à venir. En fait, ce ne serait pas difficile d'établir des similarités certaines entre la stratégie choc et effroi (*shock and awe*) de l'armée états-unienne et l'opération *Blitzkrieg* que l'Allemagne nazie avait déployée contre Guernica pour neutraliser la capacité des habitants à réagir. C'est ce que nous apprend le site culturel américain *ArtDaily*, qui rapporte également l'explication

d'un diplomate : selon lui, ce tableau n'aurait pas constitué « un décor approprié » pour l'ambassadeur des Etats-Unis à l'ONU, John Negroponte, ou pour Colin Powell, qui pouvaient difficilement appeler une guerre de leurs vœux entourés de femmes, d'enfants et d'animaux hurlant d'effroi et témoignant de leurs souffrances sous les bombardements. Quelques jours plus tard, Peter Goddard, un critique d'art du *Toronto Star*, écrivait à propos de la mise à couvert du tableau : " S'il y a la guerre avec l'Irak, il y a déjà eu une première victime : l'Art"...



Et cependant, l'art ne pourra jamais être tué. En tout cas, nous nous tuons nous-mêmes. On peut ignorer Guernica, comme on a fait explicitement en 1937, avant la deuxième guerre mondiale, pendant l'exposition universelle à Paris. On peut même le cacher, comme on a fait en 2004, avant la guerre criminelle perpétrée par les Etats-Unis en Irak. Et cependant, Guernica reste toujours là, devenu pour beaucoup de gens l'image artistique la plus extraordinaire et dérangeante du XXème siècle sur la nature autodestructive de la guerre. Elle a survécu à Hitler et Franco, et elle survivra à Bush et Aznar. Ceux qui ont eu le pouvoir d'anéantir des états, des nations, des peuples ... se montrent impuissants devant le doigt accusateur d'une simple toile colorée par l'absence de couleurs, rendue vivante par la mort elle-même, née de l'esprit troublé d'un génie anticonformiste il y a plus de 60 ans.

On dit parfois que ce n'est pas possible de lutter contre la violence avec de la violence, de la même façon que l'on ne peut pas combattre le feu avec du feu. Plus de « guerres

préventives », s'il vous plaît. L'attitude de Picasso avec son tableau magnifique peut sans doute s'interpréter dans cette direction. Pour attaquer la guerre, notre arme la plus puissante est la guerre elle-même. Il s'agit d'un monstre tellement effrayant, horrible et malfaisant, qu'il suffit de le montrer tel qu'il est pour que personne ne puisse se congratuler de son existence.



Le *Big Brother* orwellien s'efforçait constamment de faire voir aux citoyens que la guerre est toujours un outil nécessaire pour atteindre la paix : « *War is peace* ». Parfois la réalité dépasse la fiction. Aujourd'hui, de même que dans la société des années trente, les gens dans beaucoup de pays ont parfois une vision idéalisée des guerres en général. Une vision naïve, mais aussi une vision opportuniste ; la vision de celui qui est né dans le bon pays, à la bonne époque, celui qui est né « du bon côté »... la vision du clochard qui a touché le gros lot et ne s'intéresse plus au devenir des anciens collègues. Pour beaucoup d'entre nous, les guerres sont devenues des spectacles télévisés qui se déroulent toujours dans des pays lointains, avec des morts inconnus, étrangers, ennemis. L'effet prophylactique des écrans en verre nous protège de la vraie dimension tragique des réalités devant nous. Des gens meurent, des gens souffrent, mais nous ne partageons pas leur douleur. Après tout, nous ne les connaissons pas. On trouve toujours des justifications, des excuses pour continuer à nous tuer les uns les autres, spécialement quand nous avons la chance d'être les uns.

Devant *Guernica*, il n'y a pas d'excuses. Ce que l'on trouve dans le tableau est la souffrance en soi, la souffrance elle-même. La douleur d'une mère qui pleure avec son fils dans ses bras. Le corps mutilé d'un guerrier qui a connu la défaite. Les cris de désespoir de quelqu'un dévoré par les flammes. Les seins d'une femme déchirée par la tragédie que l'entoure. Le chaos, la confusion, la peur de ne rien comprendre. Le stupéfaction devant une scène qui nous supère. L'essence de la vie rencontrée à travers les yeux de la mort elle-même.

En ce cas, l'anonymat des personnages devient un allié magnifique de nos cœurs. Les gens qui souffrent ne sont plus des gens avec un visage spécifique, habitants d'un pays lointain. Hors l'abri de tout pragmatisme réaliste et dépersonnalisateur, le caractère symbolique de l'œuvre appelle directement à notre subjectivité le plus intime. Sa dimension abstraite la rend universelle.

De la même façon que l'on ne peut pas prendre une photo de l'amour en tant que concept essentiel, on ne peut pas photographier la guerre. Certes, on peut prendre des photos d'un couple d'amoureux comme on peut les prendre d'un soldat au combat, mais la réalité de ce type d'éléments est tellement complexe que la copie plagiée de notre monde extérieur ne suffit pas pour l'exprimer. Pourquoi pas, donc, utiliser toutes les vertus de l'abstraction dont on a déjà parlé pour faire une tentative plus sérieuse, plus viable ? A mon avis, c'est exactement ça que Picasso a voulu faire. Il a voulu utiliser son arme la meilleure pour faire face à ses peurs les plus épouvantables. Il a voulu lutter pour ses idéaux en donnant le mieux de soi-même. Il a su trouver un sens à sa vie en conjuguant les enjeux propres de la création artistique avec ses inquiétudes sociales et philosophiques en tant qu'homme de son temps ... inquiétudes devenues par ailleurs intemporelles.



Avec Guernica, Picasso s'est engagé dans sa propre guerre et a gagné sa bataille la plus importante. Avec Guernica, la guerre a trouvé un adversaire qui ne cessera jamais de la combattre, un adversaire infatigable, omniprésent, immortel. Avec Guernica, Picasso a été capable d'ouvrir des nouvelles fenêtres à l'espoir des hommes. Merci, maître. Merci, mon ami.



"J'ai toujours cru et crois que les artistes qui vivent et travaillent selon des valeurs spirituelles ne peuvent et ne doivent pas demeurer indifférents au conflit dans lequel les plus hautes valeurs de l'humanité et de la civilisation sont en jeu."

Pablo Picasso

« Le Peuple Espagnol a un Chemin qui le conduit vers une Etoile »

Alberto Sanchez, en 1937

L'interprétation des nombreux symboles présents dans Guernica ouvre les portes d'un débat très riche et intéressant. Dans l'environnement, dans l'ambiance de l'œuvre, chaque élément pictural devient une entité en soi, et reste à disposition de l'observateur pour lui inspirer des valorisations les plus diverses.

Sans doute, deux des éléments qui ont généré le plus de controverses sont ceux du taureau et du cheval, couple antinomique, animaux magnifiques qui apparaissent avec des postures et des attitudes bien différentes dans la toile de Picasso.



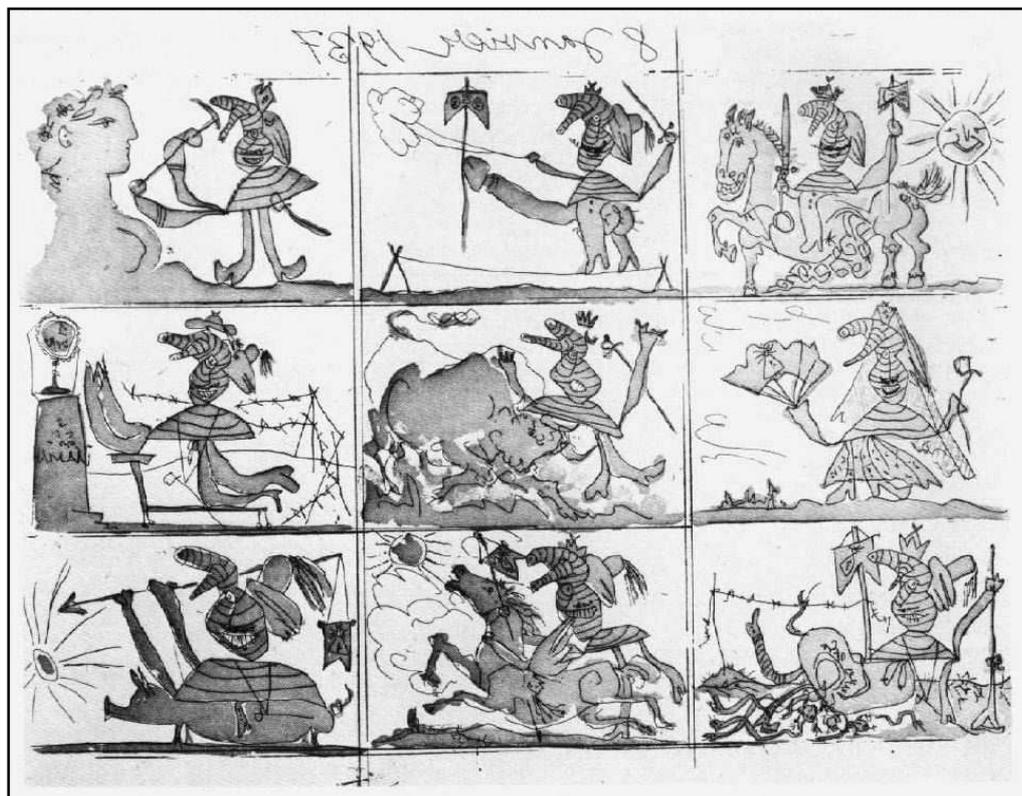
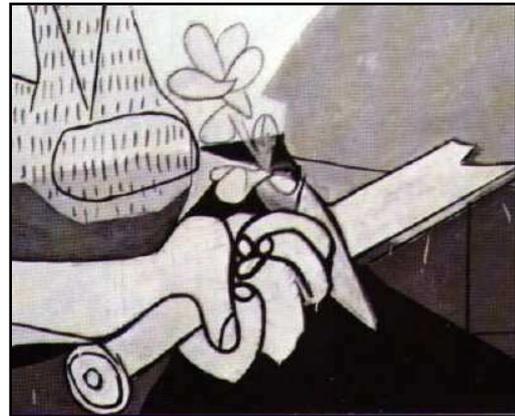
Quelques personnes, croient trouver dans le taureau l'image d'un pays qui assiste perplexe à une tuerie sans précédent dans son histoire récente. D'autres pensent que le taureau est un symbole de la vie face à la mort, ou de Picasso lui-même. En ce qui concerne les chevaux, les possibilités sont aussi nombreuses. Certaines personnes croient y voir un symbole de la République espagnole, blessée à mort par l'attaque franquiste tandis que d'autres croient que le cheval est Franco lui-même, attribuant à Picasso la volonté de devenir prophète de l'échec de l'insurrection militaire fasciste.

« Le taureau est un taureau et le cheval est un cheval » a dit Picasso quand il a été interrogé à propos de la vraie signification de ces symboles. Rien de plus. Sa réponse est aussi simple que merveilleuse. En fait, c'est un phénoménal cadeau : chaque personne a le droit de regarder le tableau et avoir son interprétation personnelle et inaliénable, chaque personne a le droit de sentir le tableau, de le vivre, d'essayer de le comprendre, de créer sa propre explication. Même Picasso nie la possibilité d'avoir une « guide officiel » de Guernica... Le niveau intellectuel atteint par son auteur est tellement élevé qu'il n'admet pas de simplifications réductrices. Par contre, il exige un engagement personnel qui peut conduire à un enrichissement humain incontournable. Pas de guide officielle pour Guernica, donc. Pas de vérités absolues puisque même Picasso renonce au principe d'autorité qui lui concède sa paternité artistique en faveur de la liberté de pensée de chaque observateur inconnu et anonyme.

Etant donnée cette révélation surprenante, quelle est donc la vraie signification des animaux mentionnés ci-dessus ? C'est quoi le symbolisme caché derrière le guerrier qui reste sur le sol ? Pourquoi y a-t-il une fleur qui croit parmi les cadavres, au milieu de l'enfer ? La réponse à ces questions n'existe pas. Il existe seulement « ma réponse », « ta réponse », « sa réponse », des réponses individuelles, subjectives, intransferables, uniques, humaines.

Pour moi, le tableau de Picasso est né de l'idiosyncrasie irréfutable d'un pays appelé Espagne et d'un peuple parfois ignoré mais qui reste toujours noble et charmant, ouragan de passions et de sentiments incontournables, de souris et de larmes, d'essence de vie et parfum de mort. Pour moi, le taureau de Picasso représente sans aucun doute le taureau de Miguel Hernandez dans son poème « *Vientos del pueblo* », même si l'on me démontre que Picasso n'eut jamais lu ce poème. Pour moi, le cheval ne peut pas être un autre que le cheval d'un Alberti chantant « *¡A galopar!* », la main au cœur et la tête en haut. Pour moi, le corps mutilé du guerrier se confond avec celui d'Antonio Machado, couvert par la poussière d'un pays voisin au sein d'une chanson de Joan Manuel Serrat.

Pour moi, ce tableau a une signification très personnelle, puisqu'il représente la lutte de mes grands-parents dans une guerre terrible qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Il représente la lutte de mon père et de ma mère pendant la première moitié de leur vie pour se débrouiller dans une société hostile, gouvernée par la répression, la méchanceté, l'hypocrisie et l'intolérance de certains individus méprisables. Il représente, encore ma propre lutte pour découvrir ma propre identité en tant que rassemblement d'émotions d'origines latines et de dimension universelle. Il représente le passé, le futur, le présent. Devant mes yeux d'enfant idéaliste se transformant en jeune homme troublé par des nombreuses questions à propos de la vie, de son sens, de sa complexité, de ses mystères et ses lumières, ce tableau représente tout et rien, un cri éphémère dans la solitude d'une existence qui lutte encore et toujours pour rencontrer sa raison d'être.



La poésie est une arme chargée de futur

Quand on n'attend plus grand-chose qui nous exalte à nous-mêmes
Mais que palpitent et s'affirment en deçà de la conscience.
La sauvage existence et l'aveugle présence,
Comme un pouls qui palpite dans les ténèbres
Martèle les ténèbres,
Lorsque l'on regarde en face
Le vertigineux regard pâle de la mort,
Les vérités s'avancent
Les barbares, terribles cruautés de l'amour,
Cruautés de l'amour.
C'est la poésie des pauvres, la poésie nécessaire
Comme un pain pour chaque aurore
Comme l'air que nos poumons veulent à chaque seconde
Pour être et puisque nous sommes, dire un oui qui
Nous fasse hommes, dire un oui qui nous fasse hommes.
Car nous vivons à la force, et c'est à peine s'ils nous
Laissent leur dire qui nous sommes
Alors nos chants ne peuvent être sans péché pure forme,
Nous touchons au fond de l'ombre,
Nous touchons au fond de l'ombre.
Maudite la poésie qui fut conçue comme un luxe
Culturel par tous les neutres
Ceux qui font la sourde oreille, ceux qui gardent les mains propres,
Maudite la poésie dont pas un mot
Ne s'engage, s'engage et compromette.
Je fais miennes les fautes, je ressens les souffrances,
Et respirant, je chante,
Chante et chante, et chantant au-delà de ma peine,
De mes peines personnelles,
J'avance, j'avance.
Je veux vous redonner vie, provoquer de nouveaux actes
Et calcule en cela ce que peut ma technique
Je me sens un ouvrier du vers, un ingénieur
Qui travaille avec vous en l'Espagne,
L'Espagne en sa puissance.
Ma poésie n'est pas goutte à goutte pensée.
Ce n'est pas une fleur, et pas un fruit parfait.
C'est ce qui est nécessaire et qui n'a pas de nom,
Des actes sur la terre,
Un cri vers l'horizon.
Car nous vivons à la force, et c'est à peine s'ils nous laissent
Leur dire ce que nous sommes.
Alors nos chants ne peuvent être sans péché pure forme
Nous touchons au fond de l'ombre,
Nous touchons au fond de l'ombre.

Gabriel Celaya, poète espagnol (1911-1991), trad. P Pascal, 1970.

« Tous les hommes rêvent, mais inégalement. Ceux qui rêvent la nuit dans les recoins poussiéreux de leur esprit s'éveillent au jour pour découvrir que ce n'était que vanité ; mais les rêveurs diurnes sont des hommes dangereux, car ils peuvent jouer leur rêve les yeux ouverts, pour les rendre possible.

T.E. Lawrence, « Les Sept Piliers de la sagesse »

Beaucoup de gens pensent que la vie, l'histoire, marche comme un carrousel. « *Vivir es ver volver* », a dit Azorin, écrivain espagnol du XXème siècle, avec une clairvoyance aussi puissante que difficile à traduire (« Vivre, c'est voir revenir »).



Bien que moi, je refuse et refuserai toujours d'accepter le caractère déterministe et aliénant caché derrière cette courte affirmation, il faut reconnaître que parfois la vie réagit avec des caprices surprenantes. J'ai commencé ce carnet d'amateur en parlant du fait que la terrible catastrophe du 11 mars s'est passée à Madrid juste à côté du Guernica. Ce jeudi tragique, le tableau est devenu plus réel que jamais. Impuissant, il a regardé les enfants et les petits enfants des gens d'autrefois tomber dans le même piège que leurs ancêtres. Il a regardé la l'absurdité, le non-sens de la violence gagner de nouvelles victimes parmi les rangs des innocents. En mars 2004, une mère avec son fils dans les bras a pleuré à nouveau.

L'un des messages principaux du tableau, son adVERTISEMENT funeste, avait été encore une fois ignorée : pas plus de guerres criminelles, pas plus de luttes sans idéaux.

Effectivement, le 11 mars 2004 Guernica est devenu Atocha et Atocha est devenu Guernica. Atocha est devenu Guernica, et de la même manière que la tragédie de Guernica a été capable de bouleverser l'esprit et l'âme de Picasso, celle d'Atocha a touché les cœurs de beaucoup de gens, le mien étant seulement un d'entre eux. De la même manière que Picasso n'a plus jamais été le même après l'impact de la nouvelle en 1937 et la réalisation postérieure de son œuvre, quelque chose a changé en moi après les tentatives des *cercanías*.

De la même manière que Picasso a été capable de mûrir personnellement à la suite du massacre, j'espère, moi aussi, évoluer vers un compromis plus sérieux avec moi-même et avec le monde autour de moi. De la même manière que Picasso a compris qu'il y a de grands idéaux au-delà de la création artistique pour lesquels il vaut la peine se battre, moi aussi j'espère un jour être capable de dédier ma vie à la poursuite des sentiments, des passions, des rêves susceptibles de rendre la vie elle-même plus jolie.

De la même manière que les bombes de l'aviation allemande sont retombées dans la tête de Picasso pendant des jours et des jours, ses traits magnifiques ont causé une impression ineffaçable dans ma sensibilité artistique, impression qui est arrivée jusqu'à la rédaction de cet humble carnet d'amateur. Certes, je pourrais encore parler de beaucoup de sujets passionnants qui me viennent à l'esprit. On pourrait considérer par exemple les influences et les répercussions directes de l'œuvre, ou essayer d'effectuer une analyse plus rigoureuse du point de vue technique. Bien sûr, beaucoup de choses restent à dire, mais en général je suis satisfait de celles qui ont été déjà dites. Le contact que j'ai pris pendant les derniers mois avec la peinture picassienne et le monde de l'art en général m'a permis de découvrir des nouvelles réalités merveilleuses, mais surtout, elle m'a permis de mieux me connaître moi-même, ce qui nous ramène au « *nosce te ipsum* » du deuxième chapitre.



Après ce petit ensemble de réflexions bienveillantes, je suis presque anxieux de me lancer à l'aventure d'élargir les dimensions symboliques de mon univers personnel. *Guernica* a été un catalyseur d'exception, mais il reste encore des tas de petites et grandes merveilles qui attendent. J'ai vraiment envie de connaître mieux l'œuvre de Dali, par exemple, mais aussi celle de Miro, Kandinsky, Nietzsche, Kafka, Sartre, Freud, Proust, Cervantes, Almodovar, Kubrick, Tolkien, Schubert, Zola, Platon, Aristote, Friedrich, Goya, Neruda, Bach, Brassens, Mozart, Wagner, Beethoven, Brel, Rimbaud, Van Gogh, García Márquez, Velazquez, Hugo, Camus, Celaya, Günter Grass, Paulo Coelho ... enfin, la liste pourrait s'élonger jusqu'à l'infini. Ma faim d'art est loin d'être satisfaite. Heureusement. Je veux goûter de nouveaux parfums, ouvrir de nouvelles portes, apprendre à sentir vraiment, à aimer sans mesure, à pleurer quand il le faut, à vivre en plénitude. Apprendre, oui, je veux apprendre. Apprendre encore et toujours apprendre. Apprendre, c'est la réponse. Apprendre, c'est le chemin. *Sic itur ad astra*.

« The best thing for being sad, » replied Merlyn, beginning to puff and blow, « is to learn something. That is the only thing that never fails. You may grow old and trembling in your anatomies, you may lie awake at night listening to the disorder of your veins, you may miss your only love, you may see the world about you devastated by evil lunatics, or know your honour trampled in the sewers of baser minds. There is only one thing for it then--to learn. Learn why the world wags and what wags it. That is the only thing which the mind can never exhaust, never alienate, never be tortured by, never fear or distrust, and never dream of regretting. Learning is the thing for you. »

Merlyn, advising the young King Arthur in T. H. White's « *The Once and Future King* »



« Devant mes yeux d'enfant idéaliste se transformant en jeune homme troublé par des nombreuses questions à propos de la vie, de son sens, de sa complexité, de ses mystères et ses lumières, ce tableau représente tout et rien, un cri éphémère dans la solitude d'une existence qui lutte encore et toujours pour rencontrer sa raison d'être. »

FRANCISCO SÁNCHEZ VEGA
PARIS 2004